

alexis w briatta



sopors

© Alexis W. Briatta, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5140-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sopors

Alexis W. Briatta

À Maman, qui a marché aussi.

PARTIE 1

J'ai quitté le cœur du tumulte, sans m'en rendre compte.

En spectatrice.

Le danger a été momentanément repoussé. Ou peut-être qu'il n'y avait simplement rien à sauver.

Je suis ailleurs. Je m'y sens calme.

Ou plutôt : vaporeuse.

Vaporeuse.

Vaporeuse.

Je n'ai pas de meilleur mot.

Vaporeuse.

Et quelque chose d'autre encore.

Le souvenir d'une douleur.

Je sens la chaleur l'acculer et me soulager.

Et moi, partir.

Fumer sous le coup de la colère ne me ressemblait pas, mais l'exaspération était trop grande. J'étais doublement agacée. Non seulement je m'appuyais sur le tabac pour passer mes nerfs, mais ses effets étaient moindres. Les impatiences qui gagnaient mes jambes devenaient insupportables.

J'expédiai le mégot dans la poubelle de la rue et sautai sur le petit muret qui séparait notre résidence et le reste d'Ormesson-sur-Marne. Si je ne voulais pas implorer ce soir, il fallait inclure la fatigue dans l'équation. Marcher. Voilà la seule solution pour battre la nuit. Marcher et tenir éloigné l'échec familial suffisamment longtemps pour que Morphée prenne les choses en main. Ce dîner avait eu raison de mon optimisme, mais il ne m'abattrait pas.

Je sautai à terre sur le trottoir de l'avenue du Moulin à Vent, puis bifurquai sur la droite pour remonter la rue d'Amboile. Ce trajet m'était très familier, c'était celui que nous empruntions quotidiennement pour aller à l'école primaire de Nicolas, et qui deviendrait par la suite celle de Camille. Si j'avais su à l'avance l'ingratitude inhérente à mes enfants, je les aurais laissés partir seuls chaque matin et me serais accordé plus de grasses matinées sans sourciller.

Plus loin, la coulée verte de Sucy-en-Brie me tendait les bras avec bienveillance. Voilà qui était nouveau. Les rares fois où j'étais passée de nuit devant ses grilles, le parc ne m'avait inspiré qu'une confiance toute relative : le soir draguait son lot de parasites indissociable des espaces publics ouverts en continu. Une atmosphère qui

contrastait radicalement avec celle de la journée, familiale et riante, que nous avions bien connue, mes enfants et moi.

Pourtant ce soir, malgré l'obscurité, je me sentais enveloppée d'une confiance nouvelle. Peut-être faisais-je dorénavant partie de cette population pestiférée et nuisible qu'il fallait à tout prix éviter ? J'étais à ma place, du côté des rebuts et je n'avais plus rien à craindre.

Depuis combien de temps ne m'étais-je pas promenée seule, de nuit ? Promenée tout court ? Je ne marchais jamais pour le plaisir, mes déplacements consistant à partir d'un point A pour atteindre au plus vite un point B. Pas le temps de flâner : je m'étirais entre l'appartement (A) et mon travail (B), et il fallait que le second fasse tourner le premier. Cela laissait peu de place aux errements comme aux loisirs, et encore moins à l'activité physique. L'unique pratique qui avait réussi à faire son trou dans mon planning était la gym suédoise, non pas pour la discipline en tant que telle (qui me laissait passablement indifférente), mais pour sa praticité, la salle se trouvant au deuxième étage de l'immeuble de mes bureaux. Il fallait bien secouer mon corps de temps en temps.

De la gym donc, un peu, mais jamais de marche. Encore moins seule. Encore moins de nuit. La soirée avait des allures de révolte et c'était bon.

* * *

À l'approche de Brie-Comte-Robert, les premiers champs firent leur apparition. Je remontais la nationale à contre-courant, me laissant bercer par le passage des

phares que je n'aurais jamais pensés si nombreux alors que nous avançons dans la nuit. Ma montre, une Casio dorée qui m'accompagnait depuis des années, indiquait minuit trente. Je marchais vite mais surtout, je marchais bien. Ma synchronisation était si parfaite que mon corps se régénérât au fil des kilomètres, glissant sans effort sur le bitume.

D'où venait cette légèreté ? Ce n'était pas une question de prédisposition athlétique ou d'entretien physique. J'étais en surpoids indiscutable, peu entraînée et faiblement volontaire. Peut-être étais-je simplement en train de convertir mon exaspération en pure énergie de propulsion, révélant au monde la première alternative crédible aux énergies fossiles qui n'utilise qu'une ressource inépuisable : la crispation maternelle face à l'égoïsme de sa propre marmaille. Une soirée décidément appelée à entrer dans l'Histoire.

Un coup d'œil à mon téléphone : aucun message. Personne n'avait trouvé bon de prendre de mes nouvelles. Ou peut-être « osé ». Dont acte, j'éteignis mon portable, de toute façon presque à court de batterie, avant de le glisser dans l'étroite poche arrière de mon pantalon. Je voulais profiter pleinement de cette parenthèse que je m'offrais spontanément. Avec la distance, les événements de la journée perdaient en puissance et quelque chose de plus grand m'emplissait.

Un goût de métal. Ou de plastique. J'ai du mal à dire.

Ça s'agite autour de moi.

Je bouge, j'en suis certaine.

Mon corps est pourtant figé, lui.

Je ne bouge pas : j'ai l'envie de bouger.

La chaleur m'envahit et la douleur s'apaise.